

Grande Guerre, petites patries. L'identité trentine entre Royaume d'Italie et Empire Austro-Hongrois

Mazzini, Federico

La patrie du village

- 1 Monteleone R., « Un documento inedito : gli appunti di Giovanni Pedrotti sull'opinione pubblica tr (...) »
- 2 Battisti C., *Scritti politici*, Florence, Le Monnier, 1923, p. 18-34.
- 3 Battisti C., « Proseguendo », *Il Popolo*, 6 avril 1901.

1 Dans le *Rapport sur l'opinion publique des populations trentines (Relazione sull'opinione pubblica delle popolazioni trentine)*, rédigé par Giovanni Pedrotti pour le Commandement suprême de l'armée à la veille de l'entrée en guerre de l'Italie, le Trentin autrichien est divisé entre une population citadine qui « pense nationalement » et une population paysanne « fruste, partisane de l'Autriche (*austriacante*) et cléricale¹ ». Cesare Battisti, géographe et figure symbolique de l'irrédentisme italien, définit à contrecœur ses compatriotes comme « dévoués au trône et à l'épée » et il dessine un cadre politique dans lequel à un éventuel cri de « Vive la République ! », provenant d'Italie, la réponse de la campagne aurait pu être « “Vive le Roi” si ce n'est “Vive François Joseph”² ». Dans un autre écrit, il réaffirme, tout comme Pedrotti, le lien entre cléricisme et ignorance du peuple rural, en ajoutant cependant, de façon probablement plus pertinente, que la vie politique de la campagne se déroule dans le cadre très limité du village, entre les curés et les « petits seigneurs » (« *signorotti* »), avec une attention très restreinte aux événements nationaux³.

- 4 Consultés pour la période allant de 1910 à 1914 dans la rubrique « *Archivio folclorico* » de la rev (...) »
- 5 Bolognini N., *Usi e costumi del Trentino*, Rovereto, Forni Editore, 1882, p. 22.
- 6 Onenstinghel F., « I soprannomi dei villaggi di Piné », *Pro Cultura, Rivista bimestrale di Studi T (...)*
- 7 Bolognini N., *Usi e costumi...*, *op. cit.*, p. 298.

2 Entre le xix^e et le xx^e siècle et durant une bonne partie du xx^e siècle, les folkloristes trentins se sont occupés de décrire les diverses traditions qui caractérisent des villages même très petits ou entre eux contigus. Le travail de ces spécialistes locaux⁴ met en évidence la manière dont chaque village est perçu par ses habitants comme unique et souvent opposé aux villages proches, caractérisé par des traditions, des fêtes, des particularités langagières, des fables et des légendes qui lui sont propres et originales. Le village est, de l'avis des folkloristes, un corps imperméable aux infiltrations extérieures, et maintenu comme tel par une stricte endogamie, qui souvent donne lieu à une défense active – parfois violente, et toujours rituelle – des femmes.

Nepomuceno Bolognini, folkloriste de la fin du xix^e siècle, affirme que « si quelque jeune bravache (*bulò*) commence à s'amouracher d'une jeune fille qui n'est pas de son village », alors « il peut être pratiquement sûr que, lorsqu'il s'en retournera dans sa mansarde dans le silence de la nuit, il sera salué par un épais jet de pierre (*granuola*), qui le mettra à l'épreuve. Et c'est pour cela que l'on ne rencontre que rarement des mariages entre villageois⁵ ». Ce qui a même été défini comme la « plaie de l'esprit de clocher (“*campanilismo*”)⁶ » aboutissait à des affrontements, des sanctions contre les membres de la communauté qui ne se conformaient pas aux règles, des vengeances et des représailles, des appellations collectives souvent dérisoires et dénigrantes. En ce qui concerne les rapports des micro-communautés avec l'extérieur, Bolognini est explicite : « par étranger (*forestiero*) ou étranger à la région (*foresto*), ils entendent

quiconque ne vient pas de leur village ou de leur vallée, alors que ceux qui sont d'une autre nationalité, ils les nomment étrangers (*stranieri*)⁷ ».

- 8 Garbari M., « Aspetti politico-istituzionali di una regione di frontiera », M. Garbari et A. Leona (...)

3 Il semble que les autorités autrichiennes fussent parfaitement au courant des avantages de jouer sur le sens d'appartenance pré existant, plutôt que d'en imposer un, strictement lié à la monarchie. depuis 1819, date de promulgation de la « Règle des communes et de leurs chefs dans le Tyrole et le Vorarlberg » (*Regola delle Comuni, e dei loro Capi nel Tirolo e nel Vorarlberg*), les rapports entre les communautés locales et l'autorité centrale avaient été réglementés pour le Trentin. La Règle des communes visait principalement à supprimer les nouveautés introduites par la domination napoléonienne et, en particulier, la réduction du nombre des communes qu'elle avait imposées⁸. Chaque village, quelle que soit sa taille, avait le droit à sa propre administration et était reconnu ainsi comme autonome en accord avec les perceptions de ses habitants. Le système prévoyait en outre la restitution du contrôle social au clergé ; c'est à ce dernier qu'étaient attribués les enregistrements de l'état civil et les concessions de certificats de pauvreté et de moralité, nécessaires à l'obtention de subsides, fondamentaux dans des villages à l'indigence endémique. Le pouvoir des Habsbourg se présentait à la campagne comme le garant de l'ordre et d'une hiérarchie sociale qui voyait à sa tête non l'Empereur, mais le chef de la communauté et le curé. L'autorité centrale, comme le souligne Maria Garbari, « n'était pas oppressive », mais elle s'exerçait à travers un clergé bureaucrate et un contrôle constant mais non asservissant et difficilement visible dans le quotidien communal.

- 9 Corsini Ugo, *Il Trentino nel secolo decimonono, 1796-1848*, Rovereto, Manfrini, 1963, p. 218.

4 Le système est resté en vigueur jusqu'en 1918, parce qu'il était « enraciné dans les expériences communes passées vécues de manière directe et indirecte par les Trentins et les Tyroliens. [...] Les Trentins n'ont jamais mis en discussion le principe de la gestion autonome des communes⁹ ». Il est donc légitime de dire que pour la grande majorité de la campagne trentine qui s'apprêtait à entrer en guerre, l'horizon des attentes politiques ne dépassait pas les limites du village et que celles-ci se concentraient en majeure partie sur la conservation de la hiérarchie sociale cristallisée et amplement approuvée et dont les Habsbourg apparaissaient tout d'abord comme les restaurateurs, puis les garants.

La patrie autrichienne

5 Identifier une position nationale univoque à l'intérieur des écrits (journaux intimes) et témoignages (« *memorialistica* ») de guerre trentins est à première vue ardu. Les divers événements de la guerre fragmentent le tissu social homogène de la région en une variété de positions « patriotiques » : les discriminations, dont la minorité trentine a fait l'objet, conduisent parfois à une vive hostilité à l'égard des « allemands », incarnés par les officiers de garnison, pouvant se transformer en haine envers l'Autriche ou en soutien naissant à la cause italienne, mais qui le plus souvent débouche sur une aversion générique envers la guerre et toute autorité militaire n'impliquant pas de choix national. Chez les civils, contraints à l'exil ou à subir l'invasion italienne, l'hostilité envers l'Italie est fréquente et s'accompagne d'un accord plus diffus à la propagande autrichienne. Dans les textes existent cependant des critères partagés qui animent des sympathies nationales différentes.

6 Au sein des descriptions généralement extrêmement détaillées du départ vers le front, le nom du signataire du « Manifeste de Mobilisation » (« *Manifesto di Mobilizzazione* ») qui a déterminé le début de la guerre *n'apparaît pas*. Aucune attention n'est réservée aux causes « humaines » du conflit, à l'ultimatum à la Serbie, aux motivations de la guerre et aux intérêts de l'Empire : le conflit simplement advient comme une punition divine, comme la disette ; aucune volonté humaine ne peut s'y opposer ni s'y soustraire. Daniele Bernardi, féroce anti-autrichien

ne fait que très peu de références à l'Empereur, dans les huit cahiers qu'il écrit au cours du conflit. L'une d'entre elles est liée au fait qu'il n'y a pas eu de fête, comme il était tradition de le faire, pour son anniversaire :

- 10 Mémoire autobiographique de Bernardi D., impiegato, MST.

« Le jour de l'Empereur est arrivé, et cette année il est passé presque inaperçu, comme s'il s'était agi d'un jour quelconque, la seule différence a consisté dans le fait qu'à l'hôtel nous avons reçu un repas c'est-à-dire de la goulasch et une bière¹⁰. »

7L'attention réservée à l'Empereur exclusivement en relation aux jours qui, en temps de paix, avaient été festifs, est une constante dans l'écriture de guerre trentine ; elle dit beaucoup sur le rapport entre la population paysanne et les Habsbourg. Ces derniers n'entraient dans la quotidienneté trentine que dans des occasions fortement ritualisées, mais une ritualité qu'on ne peut définir comme réellement patriotique. Ce que les soldats au front regrettent c'est le changement que la fête non célébrée rend manifeste, et non l'hommage manqué à la figure de François Joseph. Le fait qu'il existe, même chez des auteurs résolument anti-autrichiens, un regret et un sens de reproche face à l'événement qui n'est plus célébré prouve, selon moi, que les fêtes n'avaient même pas en temps de paix un caractère essentiellement patriotique. Giovanni Rinaldi, qui affirme pourtant avoir participé à des rencontres irrédentistes dont l'accès était interdit à des « personnes de gouvernement et aux espions » décrit avec approbation l'anniversaire de « l'Empereur-Le Bon Vieux » en 1906 :

- 11 *Journal* de Giovanni Rinaldi, paysan, MST. Les mémoires qui sont citées ici sont dans la majeure par (...)

« 18 août 1906, anniversaire de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche François Joseph. Tous les pays ont célébré la Messe à une heure de convenance et en troupe (*in storo*) ; puisqu'il y avait les militaires, ils ont eu une bonne collation le matin, à midi double ration de viande puis du vin en abondance ensuite le café, puis tous à la Messe, tous en grande parade, avec des salves. Le soir ensuite *bersaglio alla bica*, puis le repas de pâte avec de la bière et tout pour faire honneur au bon Vieux¹¹. »

- 12 *Memoria autobiografica* de Laich F., impiegato, MST.

8La nouvelle de la mort de l'Empereur (21 novembre 1916) est certes présente dans de nombreux journaux intimes mais pas dans tous et pas dans tous ceux dans lesquels on s'attendrait qu'elle apparaisse. L'absence est significative, si on pense que François Joseph, au moment de sa mort, était sur le trône depuis bien 68 ans et qu'il représentait l'unique régner dont la population trentine vivante avait été sujette. Pourtant les références à sa mort et au nouvel empereur se trouvent dans moins de la moitié des journaux et des mémoires analysés et encore plus rares sont les réflexions qui vont au-delà de la simple constatation du fait. Le passage de pouvoir n'est pas vu comme potentiellement influent sur le sort de la guerre ou de l'auteur : « Dans le tourbillon le plus sombre de cette immense guerre » note Francesco Laich, la nouvelle de la mort de l'empereur « ne suscita ni surprise ni regret excessif. [...] On dût jurer fidélité au nouvel empereur. Et la cérémonie prît fin et on ne parla plus de ce fait comme si rien ne s'était produit¹² ». Giorgio Bugna, après avoir omis de mentionner le moment auquel il a appris la mort du souverain, s'en souvient que le jour qui aurait dû être festif :

- 13 *Journal* de Giorgio Bugna, maestro elementare, MST.

« Aujourd'hui, c'est la Saint François. En d'autres temps, aujourd'hui c'était une fête patriotique parce que fête de l'Empereur. On allait à la messe comme des vétérans puis on allait petit-déjeuner au frais de la commune. Aujourd'hui, il n'y a eu ni messe, ni petit déjeuner. On dit que l'Empereur est mort. Dans ce cas, le 4 octobre ne sera plus festif¹³. »

9De manière surprenante, c'est un socialiste qui écrit l'éloge funèbre la plus ouverte de François Joseph. Antimilitariste et « internationaliste », le menuisier Giovanni Pederzoli est toutefois l'auteur d'un texte, intitulé « L'Empereur est mort », dans lequel s'unissent, pour créer la figure « mythique » de François Joseph, le jargon repris de la presse et des caractéristiques propres à l'héroïsme chrétien et paysan :

- 14 *Memoriale/diario* de Giovanni Pederzoli, falegname, MST.

« Combien sont morts, dans le temps long de sa vie aventureuse. Lui a été un homme. Il a vu se refermer les tombes de tous ceux qu'il aimait ; tous ses plus beaux, espoirs, sur son misérable fils, si tragiquement manqué, au trône, ont fait naufrage. Le frère, l'épouse assassinée, par un lâche, qui n'a pas eu, en horreur, de transpercer le cœur, de cette sainte, que fut, l'Impératrice Elizabeth. [...] Tout est passé, dans sa longue vie, comme une turbine, et lui vieux, mais fort, comme Hercule, il a résisté à tout, impavide¹⁴. »

10Seulement sept jours après avoir ainsi célébré l'Empereur, Pederzoli réfléchit sur les divers types d'amour (thème repris de la chanson et de la poésie populaire) : après l'amour pour les parents (le plus sublime), celui envers la femme (un microbe qui rend stupide), l'auteur fait référence à l'amour pour la patrie comme à la cause, et à la détestation d'un Dieu sans pitié et sadique, de la guerre qui l'a contraint à l'hôpital d'où il écrit ; il est évident que, pour le socialiste Pederzoli, le respect et la mythisation de la famille impériale ne s'identifient pas à la fidélité envers la patrie dont elle était souveraine.

- 15 Reszler A., « Le vieil homme et l'empire. Réflexions sur le mythe de François Joseph i^{er} », M. Mol (...)
- 16 Bernard M., « L'âge d'or de l'Autriche-Hongrie », S. Audoin-Rouzeau *et al.*, 14-18. *Mourir pour la* (...)

11Les mots de Pederzoli nous disent que, même si le paysan trentin peut éprouver de l'admiration pour la figure de François Joseph, dans la version que la propagande journalistique donne de lui et dans sa réélaboration populaire, ce sentiment ne se traduit pas par une fidélité ou une volonté de sacrifice, mais seulement par la célébration d'un modèle stéréotypé qui fascine par ses caractéristiques de « figure tragique¹⁵ », parfaite incarnation de stoïcisme face à l'adversité, l'un des piliers portant de l'éthique paysanne. Si en Europe les continuels revers de la maison des Habsbourg créaient une image, pas toujours justifiée¹⁶, de décadence intrinsèque de l'Empire, de contrôle incertain et d'endémique instabilité politique, en vertu de ces mêmes adversités dynastiques, le paysan trentin faisait de la figure personnelle de François Joseph une figure positive, qui pouvait être décrite dans des termes fabuleux et comme une victime lui-même de la guerre. Admiration envers la lignée et patriotisme appartiennent à des champs sémantiques tout à fait distincts à partir du moment où l'Empereur est intégré de plein titre dans la patrie du village ; c'est pour cela que Pederzoli peut se permettre d'attribuer à l'amour pour la patrie les désastres de la guerre sans mettre en doute sa propre admiration pour le « Bon Vieux ».

La patrie italienne

12Il y a un moment dans l'odyssée de guerre du Trentin qui peut être éclairant pour l'interprétation du sentiment d'appartenance nationale des conscrits : il s'agit de la rencontre des prisonniers trentins en Russie avec l'autorité militaire italienne, quand, pour la première fois, il leur a été donné la possibilité d'abandonner la patrie autrichienne et d'adhérer à celle italienne, en qualité d'abord de citoyens puis de soldats.

- 17 Bazzani G., *Soldati italiani nella Russia in fiamme, 1915-1920*, Trente, Tipografia editrice Mutila (...)

13Le Tsar Nicolas II avait offert à l'Italie déjà à la fin de 1914 la remise des prisonniers « irrédents » soustraits à l'armée autrichienne. L'offre a été repoussée à l'époque, mais a été exhumée à la suite de l'entrée de l'Italie dans le conflit. Le rôle de rassembler les « irrédents », éparpillés dans toute la Russie, et de les amener dans les camps de Kirsanov, Tambov et Moscou a été initialement confié à la Mission Militaire en Russie commandée par le général Romei Longhena et, en août 1916, à une Mission Militaire sous le commandement du colonel Achille Bassignano. L'objectif final était de convaincre les prisonniers de prendre la citoyenneté italienne et être transporté en Italie, mais non, du moins officiellement, de demander leur enrôlement, revendication qui aurait été contraire aux lois internationales et, en 1915, y compris à celles de l'armée italienne. Gaetano Bazzani, lieutenant affilié à la Mission en 1917, ne cache pas cependant l'espoir nourri que, si la propagande autrichienne venait à être efficacement contrée, le « résultat aurait été encore plus complet : tous auraient accepté l'invitation et demandé à aller combattre sur le front italien¹⁷ ».

14La réaction aux approches italiennes est, dans l'écrasante majorité des cas, froide. Sortir de Russie, de surcroît lorsque les bouleversements révolutionnaires rendent la situation extrêmement incertaines, est une priorité, mais ça ne vaut pas, dans la majeure partie des cas, le sacrifice de retourner dans les tranchées, quelle qu'en soit la cause, quel qu'en soit le front. La préoccupation quant à la situation juridique qui les attend après s'être unis à la cause italienne est une constante de tous les témoignages : la majeure partie des Trentins cherchent à défendre leur propre statut de prisonnier, souvent activement créé par la désertion ; ils le font aussi parce qu'ils espèrent ainsi pouvoir sortir de Russie. Avec la peur de se voir contraint à reprendre les armes l'une des plus fortes préoccupations est celle qui concerne les parents. Iginio Delmarco raconte la réaction de ses compagnons de prison face à la fatidique demande. Le fait que personne n'a l'intention de combattre pour l'Italie est pris pour acquis :

- 18 *Mémoire autobiographique* de Iginio Delmarco, artisan, « Memorie del Kaiserjager iginio Delmarco », (...)

« Je suis sorti parmi les 5-6 premiers puis, vu qu'ils parlaient et chuchotaient entre eux [...] en voyant cette hésitation, j'ai dit : mais décidez-vous, il s'agit pour le moment d'aller en Italie, pas d'aller au front, nous avons le temps de dire non ; eux répondirent le gouvernement autrichien nous considère comme déserteur et donc nos familles peuvent avoir des punitions¹⁸. »

15Jamais la proposition ne déclenche de réflexions à caractère national, impliquant une position morale face à la future patrie italienne ou à la patrie autrichienne qu'on aurait trahi. Au moment du choix, passer dans les camps opposé n'est ni une trahison ni un acte de courage, mais simplement une action fruit de considérations pratiques sur la possibilité de se rapprocher de chez soi, sur le meilleur traitement qu'on espère obtenir, sur les conséquences que le choix pourrait avoir sur la famille.

16De telles méfiances et de telles priorités ne disparaîtront pas après la première approche. Valentino Maestranzi raconte qu'en 1920 encore, près de Vladivostok, les prisonniers trentins étaient divisés en trois catégories par les autorités italiennes. La première était celle des néo-volontaires, « la préférée de la Mission ». La seconde était celle de ceux qui avaient signé seulement pour la citoyenneté, obtenant l'uniforme mais non les insignes militaires. La troisième, la plus significative dans ce cadre puisque depuis presque deux ans les « terres irrédentes » étaient placées sous autorité italienne, est celle des « canaries », appelés ainsi à cause de l'uniforme jaune qui leur avait été imposé :

- 19 « *Erano di cueli che non credevano ancora che Trento e Trieste, fossero sotto litalia, in piu che v (...)* »

« Ils faisaient partie de ceux qui ne croyaient pas encore que Trente et Trieste, étaient [sous l'autorité] de l'Italie, en plus que c'était le fruit d'une stratégie de ne pas croire [au fait] d'être rapatriés, mais de croire les preuves, et doutes, et rumeurs faites sur le

rapatriement¹⁹. »

17 Giovanni Zontini, paysan, rédige un journal dans lequel aucune référence patriotique n'apparaît. Le choix de passer à l'Italie est raconté avec peu de mots ; c'est seulement lorsqu'il constate un traitement meilleur de la part des officiers italiens qu'il utilise l'expression « Mère-Italie ». Parmi les premiers à accepter la proposition italienne, Zontini est destiné à rentrer parmi les premiers. Mais son convoi, parti au cours de l'été 1916, s'arrête à Vologda, pour des raisons obscures :

« Enfin, le jour 13 on part, les groupes I et II accompagnés par divers officiers venus d'Italie. Le train était tout orné de fleurs et de rubans et un nombre immense de drapeaux de la quadruplice spécialement tricolores. »

- 20 *Journal intime* de Giovanni Zontini, paysan, *Baionet Can*, Storo, Il Chiese, 1986.

18 Quand, un mois plus tard, le voyage du groupe de Zontini reprend, la scène est radicalement différente : « Il ne voyait pas un seul ruban sur le wagon, un drapeau, pas une fleur, pas un chant, pas un cri, pas un "hourra" tout était mort²⁰. »

- 21 « Non piangendo si saluta, ma cantando. Ma la voce balla, tremula ma pur si canta. Chi pensa alla (...) »

19 À la lumière de cet exemple et de beaucoup d'autres analogues, il me semble pouvoir dire que Zontini utilise l'expression « Mère-Italie » de la manière avec laquelle Pederzolli faisait référence à l'impératrice assassinée comme à une « sainte » ou à François-Joseph comme à un Hercule : une expression forte reprise du jargon des discours officiels et journalistiques, mais à laquelle ne correspond, pour celui qui l'utilise, une signification patriotique tout aussi importante. L'enthousiasme hurlé et chanté ne signifie pas adhésion pleine et entière à toutes demandes ; les fleurs, les cocardes et les drapeaux qui ornaient les trains au départ pour l'Italie n'ont pas une signification plus grande à Kirsano qu'ils n'en avaient eu au moment du départ pour le front, quand les conscrits partaient dans des trains décorés, « en chantant, mais sachant qu'ils pleuraient²¹ ». Les célébrations publiques mettent en évidence, dans leur facile réversibilité, le peu d'attractivité de l'idéal patriotique italien pour le groupe trentin. Un groupe, comme le démontre la présence de chefs qui traitent avec le personnel de l'ambassade de Russie, ou le fait que le mot italien soit utilisé pour indiquer un « autre », senti comme exclusif ; à l'Italie on ne doit pas fidélité en dehors du pacte qui prévoit l'acceptation de la citoyenneté en échange du retour.

20 Ceci ne signifie pas que la naissante sympathie pour l'Italie qui s'est développée parmi beaucoup d'ex-prisonniers n'était pas authentique : simplement, elle naissait grâce à des considérations d'ordre non idéologique et pouvait s'éteindre lorsque les conditions venaient à changer et, avant tout, elle n'impliquait aucun type de fidélité inconditionnelle. En général, il est possible d'observer que la reconnaissance initiale, s'use avec le prolongement de l'attente du retour et peut se changer en amère ironie ou même, dans au moins un cas raconté dans les mémoires populaires en protestation collective.

- 22 Manera C., « Norme per gli ufficiali, 1 maggio 1919 », appendice à Ufficio storico del Comando del (...)

21 La fragilité de ce patriotisme *sub conditione* a été graduellement comprise par les officiers italiens en Russie. Cosma Manera, responsable de la Mission depuis 1918, s'occupe de rédiger un texte précis sur les moyens d'approcher les prisonniers ; ce rapport est particulièrement significatif parce qu'il contredit les positions officielles sur l'enthousiasme des Trentins et démontre que les autorités italiennes étaient parfaitement au courant du sens d'appartenance micro-locale des irrédents. Les Trentins, selon le rapport confidentiel de Manera, nourrissent « une vive aversion pour le genre humain et en particulier pour les autorités constituées » et « une forte répulsion pour toute forme de recrutement qui dépend de la peur d'être envoyé à nouveau au combat ». Le

moyen fondé par Manera prévoit de ne pas proposer tout de suite l'adhésion à la Mission, mais de s'informer en premier lieu des besoins matériels des prisonniers et de s'employer à les satisfaire. Le levier qui garantira le succès n'est pas celui de la foi patriotique, mais celui de la famille. Les officiers préposés au recrutement devront chercher à mettre les irrédents en contact avec leurs chers, de manière à démontrer que la Mission représente « au-delà de la nouvelle Patrie aussi leur famille ». Si la superposition entre patrie nationale et patrie de village aura du succès « les irrédents mêmes demanderont la protection de la Mission²² ».

22Avec ce pacte, les irrédents s'engagent peu tout d'abord, et son acceptation constitue dans la majeure partie des cas une amélioration décisive de la condition des prisonniers par rapport à celle qu'ils avaient vécue dans les camps russes. Toutefois, avec la Révolution d'Octobre et le déplacement de la Mission dans le protectorat italien de Tientsin en Chine, le comportement des autorités militaires change. Les anciens prisonniers (maintenant appelés « Détachement Irrédent ») sont encadrés en groupes de 200 hommes. Il leur est fourni un uniforme et dans certains cas des fusils. La vie dans le camp de Tientsin est franchement militaire, avec un entraînement, des marches, des défilés, des sanctions disciplinaires. Alors, l'idée qui prend forme est celle de convaincre les « irrédents » à prolonger leur séjour en Asie, à s'enrôler dans l'armée italienne et à former ce qui sera appelé des « Bataillons noirs », un corps composé par moitié par des anciens prisonniers qui aurait représenté l'Italie dans la mission internationale contre les bolcheviks. Pour faciliter ce choix, dit Bazzani, évidemment lui aussi conscient des priorités pratiques et non idéalistes de la majeure partie des irrédents, il faut améliorer les conditions de vie des hommes, les nettoyer, les nourrir, les faire « se reposer et réfléchir ». Les effets de ce choix sont évidents dans le fait que beaucoup d'auteurs expriment une grande satisfaction pour le traitement reçu en Chine et même un certain orgueil d'endosser l'uniforme lors d'occasions officielles.

23L'autorisation de la création officielle des Bataillons noirs arrive à la fin de juin 1918. « Un hurra retentissant », selon Bazzani, avait recouvert les paroles de Manera qui annonçaient la possibilité de s'unir officiellement à l'armée italienne. Par la volonté du Haut-Commandement italien, la décision de s'enrôler ne pouvait être prise qu'en conjonction avec le choix de rester en Asie. Le récit en vers que Giovanni Anderle fait du même discours de Manera aide à mieux expliquer ce « hurra » tellement insolite sur les lèvres trentines. Après avoir proposé l'enrôlement, Manera aurait en effet ajouté que « Ceux qui bientôt seront soldats/Auront de meilleures rations/Et en plus deux dollars chaque cinq jours/De ceux de Chine/Si ensuite quelqu'un est envoyé en Italie/Ce sera sûrement celui qui s'enrôle/ L'unique moyen pour partir sur la mer/Il n'y a qu'à signer ».

- 23 « *Quei che tosto saran soldati/Avranno i viveri assai migliorati/E in più due dollari alla cinquina (...)* »

24Manera avait donc promis aux signataires un meilleur traitement économique et avant tout la priorité pour le prochain embarquement. La filet « à oiseaux », écrit Anderle, était « prêt et étendu » et ceux-ci y tombèrent « à cent pour cent²³ ».

- 24 Mautone A., *Trentini e Italiani contro l'Armata Rossa*, Trente, Editrice Temi, 2007.

25Mais même avec cette incitation le résultat n'est pas celui espéré. Nous savons que 843 soldats seulement (sur 2500-3000) décident de rester en Russie comme volontaires ; le serment prêté par les autres ne concernaient que la citoyenneté²⁴. Un tel chiffre – comprenant 508 Trentins et 345 Juliens – est, si on le compare au nombre énorme d'italiens prisonniers en Russie, dérisoire, et il n'apparaît même pas significatif lorsqu'il est mis en rapport aux quelques 9000 ex-citoyens autrichiens qui se sont adressés à l'autorité italienne pour pouvoir sortir de Russie.

26La lecture du journal de Arturo Dellai atteste le peu de conviction et de conscience de ces mêmes soldats qui avaient prêté serment. Fait prisonnier en septembre 1914, Dellai accepte sans hésitation l'offre italienne : en Russie il a perdu quatre doigts de pieds par gelure ; ses trois dernières années se sont divisées entre l'hôpital et la mine dans laquelle il était contraint de

travailler. En outre, il ne craint pas la confiscation des biens de sa famille de la part des autorités autrichiennes, parce que, comme il le dit simplement, « la mienne n'a rien ». Durant des années son journal est témoin de la croissante impatience avec laquelle il attend le départ pour la Russie, ainsi que de la totale absence d'esprit patriotique de l'auteur. Pour cela, l'enthousiasme avec lequel il célèbre le serment advenu, qui signifie dans les faits un séjour en Asie d'une durée indéfinie étonne :

« Enfin, le 9 août je prête serment avec tous ceux de Pergine à Pékin. Je suis enrôlé dans l'armée italienne et placé dans la compagnie I du Corps d'expédition italien de Pékin volontaires en Extrême Orient. »

27 Les pages suivantes du journal révèlent que, en réalité, la position n'avait pas changé. Face à la nouvelle que des bateaux chargés d'hommes et de matériels en provenance d'Italie sont arrivés, Dellai est divisé entre un tragique espoir et une évidente confusion :

« Peut-être enfin vont-ils nous ramener en Italie. Mais plus tard la nouvelle arrive que les bateaux sont repartis chargés de minéraux. Je ne sais plus quoi penser et je ne comprends pas pourquoi ils envoient ici en Chine du matériel de guerre. »

28 Dellai n'avait évidemment pas été informé des implications de son choix. De même, l'attitude des officiers à la tête de ce détachement n'avait de loin pas été claire ; les cartes ne sont même pas mises sur la table lorsque le bataillon est mobilisé et envoyé à la guerre :

« Le 27 octobre, je suis de nouveau à Karbin. Les officiers nous disent de nous tenir prêt à apporter de l'aide aux Russes contre les Bolcheviks. Bon sang (*porca miseria*), nous sommes de nouveau embarqué sur le Transsibérien en direction de la Sibérie dans les mois les plus froids on est loin du retour en Italie. Il me semble qu'ils nous prennent pour des *toteni* ? »

29 Mais la gravité de la tromperie italienne apparaît évidente quand, parvenus à destination (Krasnoïarsk) arrive la nouvelle de la signature de l'armistice entre l'Autriche et l'Italie. À cette occasion (21 novembre 1918), Dellai nous informe qu'il n'a pas été le seul à avoir été escroqué par les autorités italiennes :

« Mais la rage augmente quand arrivés à K., ils nous informent que la guerre entre l'Autriche et l'Italie est finie, Trento et Trieste sont données à l'Italie. La nouvelle provoque une désillusion chez tous les Italiens en majorités trentins, triestins et juliens. Et je regrette presque d'avoir signé cette maudite feuille qui nous promettait le retour en Italie et la lune. L'Italie nous a abandonné, je ne sais vraiment pas ce que nous faisons ici en Sibérie si loin de l'Italie. »

- 25 *Journal intime* de Arturo Dellai, panettiere, MST.

30 La chimère d'un retour proche, immédiat après un ultime effort, continue à être utilisée par les officiers pour calmer les esprits, mais la nouvelle de la paix a définitivement compromis le moral. Les Blancs abandonnent la ville, les Rouges dit Dellai (mai 1919) « sont partout [...] et pour cela à dire vrai nous autres italiens nous sommes contents parce qu'enfin peut-être nous allons partir d'ici²⁵ ».

Une patrie testée

31 Nous pouvons en guise de conclusion, tenter une définition de la patrie trentine qui aille au-delà des diverses sympathies nationales, des expériences personnelles des auteurs et de leur statut juridique durant le conflit.

- 26 Fabietti U., *L'identità etnica*, Rome, Carocci, 1998, p. 139-143.

32La patrie trentine est une entité qui permet la création d'un « nous » exclusif, moyennant le lien avec une communauté, un lieu physique, extrêmement restreint et fortement spécifique. Les fines limites d'une telle communauté sont dictées par des mécanismes de reconnaissance réciproque qui ne se déclinent pas sur des frontières ethniques ou linguistiques (dans les écrits les références aux autres soldats de langue italienne sont rares), mais sur le partage d'expériences, de relations interpersonnelles et de connaissances communes extrêmement concrètes, qui demandent un contact direct et réel entre les divers membres qui composent la communauté. L'identité sous-jacente à ce sentiment patriotique, dans son manque de théorisation, de revendications pratiques et d'extériorisation de célébration explicite est en premier lieu une « identité testée », c'est-à-dire, une identité qui « provient d'un contexte pratique. Il s'agit d'un “sentiment implicite” d'une sensation d'appartenance commune sur laquelle il n'y a pas besoin de réfléchir de manière consciente et qui ne doit pas être définie dans la quotidienneté²⁶ ».

- 27 Balibar É., Wallerstein I., *Race, nation, classe. Les identités ambiguës*, Paris, La Découverte, 19 (...)

33Bien que le paysan trentin reconnaisse dans le « divers » un « divers anthropologique » et l'utilise pour définir ses propres confins, l'écart n'induit pas de réflexions de type nationaliste, pour le développement desquelles l'intervention de classes cultivées est nécessaire, des classes qui sont en mesure d'intégrer des éléments identitaires souvent hétérogènes dans un système idéologique et dans une proposition politique²⁷. Il s'agit plutôt d'un « protonationalisme populaire », extrêmement sélectif, un sentiment d'appartenance auto-évidente dans la communauté de comportement, de priorité, de langue dialectale, de religion populaire, une base nécessaire à tout nationalisme mais en soi insuffisante, du moins dans la période en question, pour déboucher sur une idéologie.

34La patrie de village maintient intacte ses propres caractéristiques et son propre caractère de foyer d'appartenance qu'elle soit administrée par l'Autriche ou par l'Italie, et si des formes de « racisme » envers l'Italien ou l'Autrichien sont présentes dans l'écriture, ces positions sont facilement mises de côté en fonction des modifications de la situation. Il est intéressant de noter, à ce propos, le fait que si des commentaires indiquant une « haine raciale » envers les Italiens (en particulier parmi les auteurs civils et les réfugiés) et les austro-hongrois (presque exclusivement parmi les conscrits) sont présents, ils sont virtuellement absents en référence aux autres populations civiles rencontrées – Galiciens, Russe, Chinois –, des « sauvages » auxquels on réserve un sentiment d'ironique mais bienveillante supériorité. Même l'ennemi russe ne mérite pas un espace important dans l'écriture populaire trentine, et il n'est généralement pas la cible de haine « raciale » ou d'autre nature.

35Tout comme pour les patries nationales, la patrie de village peut construire des alliances, selon l'opportunité et avec un espace très variable de solidité. L'Italie et l'Autriche sont des entités qui peuvent être acceptées ou même célébrées lorsqu'elles contribuent à la « reconstitution » de la vraie patrie à travers le rassemblement du lieu, de la tradition et de la population qui en est une caractéristique essentielle, mais qui ne suscitent jamais des réflexions d'ordre idéal et transcendant et n'arrivent jamais à se substituer au village en tant qu'entité à défendre ou à promouvoir. L'Italie est contrecarrée lorsqu'elle menace les civils trentins de les contraindre à la fuite, mais soutenue quand (et seulement jusqu'à quand) elle promet un retour rapide. La domination autrichienne est très largement acceptée quand elle est garante de la hiérarchie traditionnelle du village, mais aussi amplement contrée quand elle impose la séparation d'avec ce qui est connu et la modification du territoire et des usages.

- 28 Procacci G., *Storia degli italiani*, II, Rome-Bari, Laterza, 1975, p. 491.

36La patrie du village, tout comme les patries nationales, a eu un rôle important dans la formation de l'expérience de guerre. Elle n'a pas pu de manière évidente être le foyer d'une vision eschatologique du conflit ou d'un « esprit de croisade ». En même temps, elle n'a pas donné lieu à cette superposition entre guerre et patrie qui est le propre, selon Giuliano Procacci,

du paysan italien²⁸. L'exact opposé est vrai. La patrie « testée » n'a besoin d'aucune autre nation qui ne soit celle du retour ; elle ne doit pas être créée, réunie territorialement, promue ou imposée à d'autres patries : parce qu'elle fait partie de l'ordre naturelle des choses, aux « patriotes de village » on demande seulement de préserver cet ordre contre la force dissolvante de la guerre et, à l'occasion, des mêmes formations nationales qui se disputent la fidélité trentine. La superposition que, grâce à l'écriture, la majeure partie des auteurs créent n'est pas celle de la patrie et de la guerre, mais plutôt de la patrie et de la paix. La patrie du village joue le rôle dans l'écriture populaire de la négation ponctuelle des demandes de la guerre, une atmosphère rationnelle et gouvernée par des lois immuables qui se situe à la fois derrière l'auteur, dans un passé idéalisé, et à la fois face à lui, comme un objectif à atteindre dans le futur et un moyen à travers lequel supporter le présent et lui donner sens. S'il est possible de désigner un « ennemi » pour la patrie du pays, une entité contre laquelle se mettent en place des stratégies collectives de défense et de contre attaques et grâce à laquelle les frontières du *nous* se marquent, c'est à la Guerre elle-même que l'on doit regarder, en tant que cause de la scission entre le micro-lieu et la micro-communauté. Attention, il ne s'agit pas de pacifisme, de « guerre à la guerre ». Le conflit est un événement malheureux qui transcende toute volonté humaine, y compris celle des patriotes nationaux et des régnants. Cette représentation exclut aussi bien une approbation des moyens et des fins de la guerre qu'un soulèvement contre eux. L'opposition à la guerre est une opposition exclusivement définitionnelle : grâce à la négation systématique de ce qui est retenu comme juste, normal, rationnel en temps de paix, la guerre se configure comme le « divers » utilisé par l'écriture dans le groupe trentin pour confirmer ses propres valeurs et pour tracer la division entre passé, présent et futur, juste et injuste, « Nous » et « Eux ».

37Il n'est pas insignifiant que la création de frontières dichotomiques soient opérées par l'écriture. Dans la reconstruction du souvenir, l'auteur a la possibilité d'un contrôle presque complet sur les événements, sur leur disposition et hiérarchisation, sur leur présence même à l'intérieur du texte ou sur leur condamnation à l'oubli. Il n'y a aucune assurance que les données tirées de l'écriture soient toutes sensibles en rapport au concept de patrie ou qu'elles puissent se transposer de manière géométrique dans la réalité quotidienne : après tout le cadre qui émerge des mémoires et journaux intimes (« *memorialistica* ») est un cadre aux forts contrastes, dans lesquels le bien (la paix/le passé) et le mal (la guerre/le présent), le Nous et le Eux sont nettement divisés et absolument pas discutés. Il est probable que la vie quotidienne dans les tranchées a pu conduire à des compromis, à des réflexions, des contradictions, des nuances dont l'écriture ne rend pas compte. Mais le fait que le souvenir, opportunément poli par la prose, soit présenté de cette manière et non d'une autre et que la direction des mutations apportées à l'expérience soit analogue dans la majorité des écrits de conscrits trentins, rend le phénomène central aux fins de la recherche culturelle. L'écriture joue le rôle, au-delà de son rapport à l'expérience quotidienne, de « manifester » le rapport entre patrie de village et, indirectement, patrie nationale. Le manque de nuances qui est propre d'un désir de conservation et d'affirmation de la patrie doit être lu à la lumière de la menace que la guerre porte à cette représentation, peut-être en raidissant les confins, sûrement en déterminant un contexte culturel dont le pôle trentin décrit jusqu'ici ne constitue que l'un des éléments en jeu.

- 29 L'armée française était composée à 43 % par des paysans (70 % dans l'infanterie) ; en Italie, elle (...)
- 30 Barral P., *Les Sociétés rurales du xx^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1978, p. 5-6 ; Viazzo P. P., C (...)

38Le cas trentin a, à mon avis, des retombées importantes sur le concept de culture de guerre et sur sa prétendue inclusivité. Bien que indubitablement fortement spécifique, l'expérience trentine constitue un exemple significatif des réactions possibles d'une communauté rurale face à la guerre totale. Si on pense au pourcentage de paysans parmi les mobilisés européens²⁹, il apparaît clairement que toute généralisation, même légitime en soi, sur la culture du conflit ne peut pas ne pas se confronter à la culture rurale ; les fréquentes citations de témoignages de personnes cultivées venant soutenir les analyses sur « violence d'en bas » et le « patriotisme défensif » revêtent une signification globale assez douteuse et les analyses sur l'appareil propagandiste et coercitif ne montrent qu'un seul pôle d'adaptation complexe et diversifié. Etant

donné l'homogénéité culturelle plusieurs fois répétées des sociétés paysannes, même quand elles sont géographiquement éloignées³⁰, on peut faire l'hypothèse que le cas trentin soit plus représentatif de ce que ne suggère la particularité de sa situation géopolitique.

39Le concept même de culture de guerre, ainsi que la centralité du patriotisme national en son sein, est ébranlé par la confrontation avec la réalité minutieuse mais non unique qui contraint à définir l'objet d'étude non comme un phénomène tout à fait hétéro-dirigé et unilatéral mais comme un conflit dynamique entre une guerre totalisante et une tradition (ou, pour mieux dire, plusieurs traditions) peu enclines au changement. Il est difficile de penser la guerre comme phénomène culturel et que les représentations qui la précèdent ne soient pas modifiées par le conflit ; il est difficile d'écrire l'histoire de ce conflit sans faire les comptes avec l'alchimie statistique des diverses réalités culturelles qui constituent le tissu social européen.